Document generated on 05/21/2025 12:11 p.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

La peupleraie

Rachel Laverdure

Number 93, Spring 2008

Rites de passage

URI: https://id.erudit.org/iderudit/3003ac

See table of contents

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Laverdure, R. (2008). La peupleraie. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (93), 53–57.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2008

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

La peupleraie
Rachel Laverdure

J'AVAIS DES COUSINS TREMBLES, des noirs et des grisards. Moi, j'étais blanc, et mes feuilles étaient argentées. De nature discrète, mes racines plongeant dans le sol, ma cime élancée vers l'azur, je me suis tenu coi. Comme tant d'autres de mes semblables, mon existence fut surtout celle d'un témoin, d'un observateur sans esprit avéré, sans regard réel et sans conscience véritable peut-être mais plein de sève, de vie, et généreux de mon bois comme de mon ombrage.

Un jour qu'il pleuvait, un vieil homme est venu s'abriter sous mes branches. Il avait froid, il avait faim. Je n'ai pu ni le sustenter ni le réchauffer. Il faisait peine à voir. À défaut de mieux, je lui ai servi de refuge. Je l'ai pris sous mon aile comme un oiseau berce son petit. J'ai attendu qu'il me livre ses secrets. Il est demeuré un long moment immobile, blotti contre mon tronc, les genoux enserrés de ses bras. Puis, il a essuyé une goutte suintant du coin de son œil avec sa manche élimée. C'est en relevant son bras qu'il a dévoilé ce qu'il avait fourré dans sa veste. L'extrémité d'un pain assez volumineux en dépassait. Il semblait frais et d'une croûte joliment dorée pour un pauvre hère. C'était en fait le fruit d'un larcin tout juste perpétré.

L'homme avait distancé le boulanger replet qui, à bout de souffle, venait d'abandonner la poursuite. Du haut de ma cime, je pouvais l'apercevoir, son tablier écru nimbé de farine qui s'agglutinait en plaques collantes sous l'averse. Il regagna son étal, avec la mine basse d'un commerçant qui a déjà connu des jours meilleurs.

Une fois certain d'être en sécurité sous l'auvent sylvestre que je constituais, le type laissa libre cours à sa pulsion trop longtemps différée. La faim qui le tenaillait rendait ses gestes désordonnés. C'est en tremblant de faiblesse — après ce sprint épuisant — qu'il retira la longue miche de son écrin de tissu mal dégrossi. Partagé entre l'envie de contempler cet improbable butin et celui de l'engloutir, la salive dégoulinant de ses commissures trancha pour

lui. À l'aide de ses chicots encore en place, il mordit goulûment dans le pain en arrachant un quignon de bonne taille.

Aux premiers instants de mastication et de félicité succéda un vague effroi. La toux d'abord se déclencha comme réflexe naturel pour déloger le morceau passé de travers. Une toux rauque, réveillant la pituite qui acheva d'engorger les conduits. Il leva ses iris laiteux vers le ciel, le regard ahuri, implorant je ne sais quelle grâce divine issue de son éducation. J'assistai, sans y prendre part, à son agonie. Les bras s'agitaient, se ruaient dans tous les sens, s'épuisaient en d'inutiles chorégraphies pour tâcher de dénouer l'impasse, de changer le cours du sort. Personne à l'horizon pour prêter assistance, faire des pressions sur la cage thoracique, appliquer la manœuvre d'Heimlich qui, du reste, n'était pas encore inventée. Ma seule contribution aurait pu consister à abréger ses souffrances comme on achève au mousquet un animal blessé, en détachant de ma crête une grosse branche qui aurait pu, avec un peu d'adresse, chuter droit sur sa tête. Le filet d'air qui passait encore fut bientôt insuffisant pour oxygéner cette vieille carcasse qui s'affala. Les doigts pourtant, mus par un réflexe persistant, demeurèrent longtemps crispés sur le pain avant de lâcher leur emprise. La miche roula sur le sol, attirant rapidement les pigeons, les moineaux et les grives des environs. Un peu plus tard, d'autres animaux s'approchèrent, en quête de nourriture ; des charognards cette fois qui, peu à peu, nettoyèrent tout résidu humain à mes pieds. Plusieurs morts viendront, tout aussi bêtes et insolites. Mallarmé et consorts n'ont pas le monopole des fins curieuses.

Lors d'un été subséquent, deux jeunes personnes vinrent auprès de moi. Oh ! moi ou un autre, peu leur en chaut, la peupleraie leur paraissait convenir à leur besoin d'intimité ! Le garçon semblait en verve, il abreuvait sa compagne de belles paroles qui avaient l'heur de lui tirer quelques éclats de rire étouffés. Elle minaudait, baissait puis levait les yeux, replaçait une mèche de sa longue chevelure qui s'échappait d'un pan de sa coiffe. Après ces préambules qui parurent au garçon une éternité, il la plaqua subitement contre mon tronc, enfonça sa langue dans une bouche qui ne riait plus mais qui s'abandonnait un peu à contrecœur, retenue par une pudeur de

circonstance. Certaines manœuvres adroites du garçon lui firent enfin baisser sa garde, et mettre de côté tout scrupule pour se laisser guider par l'instinct qui, à leur âge, gouverne tant de choses. Jupe retroussée, jupons, lacets relâchés, cape, haut-de-chausses, pourpoint déboutonné à la hâte ; au sein d'un flot de tissus en désordre qui reflétaient leur élan, leur pétulance, ils s'unirent. Se sentant à l'abri des regards indiscrets, ils tempéraient à peine les râles et les soupirs qui traduisaient leur contentement croissant. Une brise légère accompagnait ce fond sonore. Le murmure du vent se faufilant entre mes feuilles servait de support, de véhicule au ragot, constitué par cette scène, que je brûlais de transmettre aux autres ypréaux. Seuls les arbres peuvent distinguer ce bruissement feutré qui révèle quelque chose de celui du zéphyr brut qui souffle sans dessein.

Après une période de repos, corps contre corps, enchâssés immobiles où chacun s'occupe à retrouver son souffle, leur étreinte se desserra. Le jeune homme se releva le premier. Scrutant les lieux, il semblait en quête d'un objet et lorgna longuement les jupons de la fille pour finalement se tourner vers moi. Filant vers ma branche la plus basse, main tendue, il tira d'un geste énergique pour arracher une poignée de feuilles tendres. Je ne souffris pas de ce prélèvement, curieux plutôt de l'usage qu'il en ferait. En un mouvement leste, il essuya sa verge encore luisante de sécrétions puis arracha une seconde touffe à mon feuillage qu'il apporta fort civilement à sa douce pour qu'elle en fasse un usage similaire. Après cette toilette sommaire, je les vis s'éloigner bras dessus bras dessous, échangeant quelques monosyllabes en laissant derrière eux, à mes pieds, deux paquets de feuilles chiffonnées et souillées. Le garçon paraissait dépourvu de la faconde que j'avais notée chez lui un peu plus tôt.

À la fin d'un automne gris et frais, alors que je me dépouillais peu à peu pour affronter les rigueurs de l'hiver, un écuyer et son cheval firent une halte auprès de mes racines. Il cracha par terre tandis que la bête, relevant la queue, laissait tomber quelques étrons malodorants qui manquèrent de peu mon écorce. Après l'avoir jugé sévèrement, je me radoucis en songeant à l'engrais que ces déjections représentaient pour fertiliser mon sol. L'homme but une bonne rasade de vin à sa gourde, découpée dans une outre, puis il se

leva d'un bond, touché par une impulsion subite. Il sortit son long coutelas et en enfonça l'extrémité dans la couche superficielle de mon tronc. Avec application, il traça des lettres et, après s'être assuré d'être seul en lançant un regard à la ronde, il entoura le nom d'un cœur tracé du même élan ardent. Je devenais le dépositaire de son secret amoureux. Malgré les stigmates infligés, cet honneur me flattait. Le jeune homme pouvait tout me confier en effet, rien ne transpirerait au delà de la peupleraie. Ces lettres énigmatiques sont demeurées longtemps imprimées dans mon écorce, elles ont survécu à l'alternance des saisons comme à l'idylle possible qui a pu en découler entre l'écuyer et sa belle (ou son mignon).

Un jour, mon existence a basculé. Comme on clame haut et fort un « Timber » bien senti. Mes congénères sont tombés un à un. Je les ai suivis de peu. Ce fut le branle-bas en ce lieu naguère si quiet. Oiseaux, écureuils, mammifères, insectes ; toute une faune expropriée, chassée de son habitat, dépouillée de son nid douillet. Des hommes en quantité s'affairèrent, des semaines durant, pour araser les lieux, munis d'outils bien aiguisés, de charrettes et de cordes de halage.

L'inconnu crée toujours un peu d'inconfort. Je savais que ce jour viendrait où, fort de ce que sa main a planté, l'homme réclamerait son dû, récolterait le fruit de ses semences, de sa patience. Tous ces arbres poussant en rangées bien droites, espacés à intervalles réguliers, ne reflétaient pas l'aspect aléatoire de la nature ou les caprices d'un vent qui transporte les graines au gré de son humeur.

En observant la nature environnante, j'avais déjà constaté l'existence de cycles. À la naissance succédait la croissance puis la reproduction, suivie d'une plus ou moins longue période de déclin dont la mort constituait le terme. L'immuabilité de mes jours n'était que provisoire, apparente. De nouveaux rameaux çà et là, un faîte rehaussé d'un peu chaque année constituaient les plus grandes adaptations auxquelles j'avais dû faire face jusqu'ici. Or, dorénavant, toutes mes références étaient à réinventer. Séparé de mes racines, débité, tronçonné, ballotté de-ci de-là, disséminé à tout crin, épars je suis devenu. On m'a utilisé, on m'a raboté, cloué, ciselé, chantourné, verni, on a même osé me flamber.

Aujourd'hui, réduit à une planchette, retranché dans mon duramen, je résiste à l'extinction. Une vague rémanence de ma vitalité passée demeure. Des milliers de regards se posent sur moi chaque jour, béats, admiratifs, subjugués. Il serait malvenu de me plaindre de mon sort. Chouchouté, bichonné, entouré de plexiglas, soumis à une température et à un taux d'humidité contrôlé au dixième de degré près, je coule des années paisibles. Même mes fissures sont surveillées et leur évolution fait l'objet d'un suivi rigoureux. Ce traitement de faveur, je le dois à un individu en tout point semblable à ceux qui sont venus m'arracher à la terre. Cet homme a jeté sur moi des couleurs, en un assemblage idoine, en un dosage parfait. Il y a plus de cinq siècles que je porte sur ma façade ce portrait, cette beauté au sourire énigmatique. Je fais corps avec elle, je lui sers de support.